

**La chasse au chevreuil chez les frères Normand dans les Cantons de l'Est**  
*Deer hunting as practised by the Normand brothers in Québec's Eastern Townships*

Germaine Normand

Volume 15, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041117ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/1041117ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)  
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Normand, G. (2017). La chasse au chevreuil chez les frères Normand dans les Cantons de l'Est. *Rabaska*, 15, 65–81. <https://doi.org/10.7202/1041117ar>

Article abstract

*This text was produced in the course of a Masters seminar in sociology at the end of the 1970s. Having carried out oral interviews with her four brothers, the author set out to study deer hunting practises, describing the structure, the organization and the process followed during the hunt. In the project's second phase, deer hunting was analyzed as a type of ceremony accompanied by gaming rituals and celebrations. Thanks to this research project, the author was able to choose her Masters dissertation topic, and to define a new area of research : the lives of five families of migrants from the Charlevoix region who settled on farmlands obtained with help from the author's father, François, in the Eastern Townships at the end of the 1910s.*

# La chasse au chevreuil chez les frères Normand dans les Cantons de l'Est

GERMAINE NORMAND<sup>1</sup>

## **Germaine Normand**

*Germaine Normand (1934-2016) voit le jour à Stukely-Sud, municipalité jumelée à Eastman au début du <sup>xx</sup>e siècle. Elle est la neuvième fille d'une famille terrienne de quinze enfants. À la suite de ses études à l'École normale Marguerite-Bourgeois de Sherbrooke et de l'obtention de son brevet A, elle enseigne au Collège classique de Rouyn en 1957 avant de gagner les Îles-de-la-Madeleine pour poursuivre son enseignement de 1958 à 1961. Par après, elle enseigne à la Commission scolaire de Québec et poursuit ses études au Collège de Méridi. En 1966, elle entreprend ses études en sociologie à l'Université Laval où elle obtient son baccalauréat en 1970. Par la suite, elle travaille, à la naissance des cégeps, à l'adaptation des programmes d'enseignement des techniques infirmières, de la doctrine sociale de l'Église à la sociologie de la famille, de la santé et de l'éducation. Elle enseigne au cégep F.-X.-Garneau de 1972 à 1984 et poursuit des études en sociologie. En 1984, elle dépose son mémoire de maîtrise : « Monographie sur des familles de Charlevoix émigrées dans les Cantons de l'Est au début du <sup>xx</sup>e siècle », un ouvrage sur un sujet qui la fascine : l'émigration des familles vers de nouvelles terres, dans de nouveaux paysages, leur stratégie d'implantation et le changement d'orientation des métiers exercés. En 1984, à sa retraite de l'enseignement, elle se consacre à une longue recherche et publie en 1999 Fonder foyer en Nouvelle-France. Les Normand du Perche. L'ouvrage refait le parcours des Normand venus du Perche au cours du <sup>xvii</sup>e siècle. Suivre leurs traces sur quatre générations, c'est accéder à un siècle d'histoire, dans le quotidien des familles, en accord avec les mêmes règles de vie que dans la mère patrie. L'historien Jacques Lacoursière en signe la préface. Pendant la même période, elle fonde et développe avec d'autres Normand, l'association des Normand d'Amérique. Elle assume alors les responsabilités de rédactrice en chef du bulletin d'information. Dans le quotidien, elle se consacre*

---

1. Texte rédigé en décembre 1979 et préparé par Richard Dubé, époux de l'auteure.

à l'entretien de ses jardins, à la lecture et à l'écriture. Elle s'émerveillait du fleuve, du mont Orford, des champs d'avoine comme elle s'est émerveillée et enrichie de ses voyages à l'étranger, fascination qu'elle a transposée dans les mots et les couleurs.

Née au pied du mont Orford, elle en parlait en ces termes : « Encore plus vivante que le pays, plus habitable que la maison, plus colorée, plus sensible aux humeurs de ciel, plus fière, plus stable, la montagne de l'Orford a fixé nos rêves d'enfance. Dès l'aube, assaillie par le soleil, elle servait de paravent à nos yeux pour l'exaltation de notre jeunesse. Et les heures se déroulaient sous mon regard jusqu'à cette couleur des ténèbres dont elle s'enveloppait après la tombée du jour. De sa ligne arrondie, nous avons cueilli la sagesse des âges. Puis, les saisons se succédant, nous avons perçu les couleurs de l'expérience, du vert au pourpre. Son image est notre propriété. Elle nous hante jusqu'aux recoins de l'âme, entre le dense mystère à déchiffrer et le pays qui se vit. Si tant, que ne pas le reconnaître, c'est oublier l'odeur de ses érables<sup>2</sup>. »

Elle produit aquarelles et huiles qu'elle expose dans quatre musées du Québec. À la suite d'une longue maladie, l'Alzheimer, elle s'éteint au début du printemps 2016.

### **À propos de ce texte**

Le texte « La chasse au chevreuil chez les frères Normand dans les Cantons de l'Est » a été produit dans le cadre d'un séminaire de maîtrise en sociologie à la fin des années 1970. À la suite d'enquêtes orales auprès de ses quatre frères, Germaine Normand s'est d'abord attardée à étudier cette chasse, à en décrire sa structure, son organisation et son déroulement. Par la suite, cette chasse a été analysée sous les angles de la fête, de la cérémonie et du jeu. Cette première recherche lui a permis de préciser son projet de mémoire de maîtrise et de circonscrire son nouveau terrain de prédilection : la nouvelle vie sur les terres acquises et cultivées par les cinq familles immigrées de Charlevoix à la fin des années 1910 sous l'impulsion de son père François, organisateur de cette migration : les familles apparentées des Normand, Lavoie, Bouchard, Tremblay et Simard. En 1984, elle déposait à la suite de recherches et d'enquêtes orales, son mémoire de maîtrise : « Monographie sur des familles de Charlevoix émigrées dans les Cantons de l'Est au début du XX<sup>e</sup> siècle ».

\* \* \*

2. Le texte de ce paragraphe est daté de Québec, 12 septembre 1970.

La chasse, devenue une activité de loisir pour les urbains que nous sommes, a une histoire qui remonte aux premiers hommes. En effet, elle a constitué depuis toujours l'élément de survie des populations primitives. Cependant, même pour ces populations, toute une symbolique liée à l'animal s'est développée comme l'attestent les découvertes archéologiques. Car toute activité, même économique, est recouverte de tout un ensemble d'éléments culturels qui structurent les rapports que l'homme établit avec la nature et avec les autres hommes. Il n'est pas étonnant de voir ainsi, par le biais de l'art (grottes de Lascaux, grottes d'Altamira), ce que les artistes ont repris par l'imaginaire des représentations sociales de leur groupe d'appartenance.

Chez les Indiens montagnais de la Romaine, au Québec, le caribou tué sera l'occasion d'un festin appelé le « makousham » où toute la communauté est conviée à partager le repas à commencer par les plus vieux, puis les chasseurs eux-mêmes suivis des femmes et des enfants. De même chez d'autres peuplades, il sera fait un partage des parties de l'animal selon les divers statuts hiérarchiques des membres de la communauté.

Dans les classes bourgeoises, la chasse à courre en particulier est devenue le symbole de l'apparat, du prestige avec son code d'honneur rappelant les temps anciens où les rois se réservaient d'immenses domaines à proximité de leur château pour pratiquer ce loisir noble entre tous. Cette teinte de noblesse n'est pas si éloignée de nous en ce qui concerne la chasse au Québec. Déjà en 1887, J. M. Lemoine dans son livre *Chasse et pêche au Canada*<sup>3</sup> fait référence au prince du sport en Amérique, Frank Forester, qui établit les règles de l'exercice de la vénerie. Il y décrit aussi les sortes de gibier qui doivent relever de la seule pratique de ce sport.

Dans les guides de chasse que j'ai consultés<sup>4</sup> pour le Québec, le langage utilisé parle de cet « instinct primitif » devenu une noble et belle passion : la chasse, cet « art cynégétique » qui n'a rien de comparable à une vulgaire tuerie d'animaux.

La chasse, comme toute activité d'homme, se retrouve ainsi, selon les époques et selon les classes sociales, repris par des formes culturelles qui lui donnent toute sa dimension et son importance.

Il s'agit d'un ensemble d'événements consécutifs dans un temps donné. Pour la chasse au gros gibier – chevreuil, orignal, caribou –, les habitudes veulent qu'on fasse d'abord une reconnaissance en forêt pour évaluer la présence de l'animal avant l'ouverture de la chasse. En deuxième lieu : la

3. J. M. Lemoine, *Chasse et pêche au Canada*, Québec, Hardy, 1887, p. 6.

4. Michel Chamberland, *Tous les secrets de la chasse*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1961 ; Serge Deyglun, *La Chasse sportive au Québec*, Montréal, Éditions du jour, 1972 ; Greg Guardo, *Chasse et gibier du Québec*, Montréal, Éditions du jour, 1970 ; Bertrand B. Leblanc, *Le Guide du chasseur*, Éditions du jour, 1970.

chasse proprement dite, telle qu'elle se pratique comme un sport empruntant des formes différentes selon les équipes ou les manières de chasser. C'est « l'art de dépister le gibier et de l'abattre sur place<sup>5</sup> ». Puis, si la chasse est fructueuse comme on l'a rêvé, il est de coutume ici au Québec de promener son trophée : tête de chevreuil avec panache quand ce n'est pas l'animal entier sur le toit ou le capot de la voiture pour que passants, admirateurs, amis puissent louer ou envier les heureux « Nemrods ». Quant à l'après-chasse, c'est celle des récits où la mémoire fera revivre les mille et un détails concernant les événements vécus. Depuis l'avènement des cinés et des caméras, ce récit pourra être illustré d'images convaincantes pour un auditoire toujours un peu incrédule, du moins méfiant.

Dans l'ensemble, cette façon de faire correspond à tous les groupes sociaux qui pratiquent cette activité, qu'on soit de la campagne ou de la ville, cultivateurs ou médecins. Depuis peu de temps, l'influence bourgeoise a ressuscité la chasse à courre avec tout l'apparat que cela comporte : messe de Saint-Hubert, habillement de circonstance, code d'éthique... Des groupes sont organisés à Bromont dans les Cantons de l'Est et la coutume se répand ailleurs.

### **La chasse chez les frères Normand**

J'ai toujours été intriguée par ce temps de la chasse au chevreuil, à l'automne, qui revêtait pour mes frères, Alexis, Henri-Georges, Robert et Jean-Noël, agriculteurs, l'aspect d'un temps sacré, d'une cérémonie secrète où seuls les initiés détiennent le sens et la portée des gestes qu'ils accomplissent. Désirant comprendre ce que cette chasse signifiait, j'ai entrepris, dans le cadre du cours *Les formes culturelles* [donné à l'Université Laval par Jean-Charles Falardeau en 1978], de situer cette activité dans l'ensemble des caractéristiques de la culture traditionnelle : solidarité, ententes tacites, savoir accumulé par l'expérience, expressions symboliques de communication, langage simplifié référant à une expérience partagée, à une histoire familiale.

Bien que j'aie été très souvent le témoin de leurs exploits de chasse, c'est à partir d'entrevues dirigées cependant qu'il m'a été possible de découvrir toutes les composantes de cette activité traditionnelle qui diffère totalement de l'activité sportive de la chasse.

Si la chasse est une action collective dans sa pratique même, les récits, eux, font apparaître davantage les éléments d'une réalité sociale en soi, différente du vécu quotidien. Car la chasse nourrit aussi l'imaginaire qui recrée et fait revivre chaque année les exploits passés, par le relais d'une mémoire commune, emportant d'un même souffle ce qui fut leur solidarité fraternelle d'autrefois dans le travail aux « chantiers forestiers ».

5. Michel Chamberland, *op. cit.*, p. 13.

C'est à partir des mêmes enregistrements faits en 1978 que je présente l'activité de la chasse dans ses liens avec la fête et le jeu, permettant d'élucider ce mystérieux comportement qui, à l'automne, bousculait le déroulement quotidien de la vie familiale.

J'ai choisi d'observer la chasse au chevreuil telle qu'elle se pratique aujourd'hui, à la campagne, dans ce groupe restreint d'ex-cultivateurs, membres d'une même famille. Ayant abandonné l'exploitation de leur ferme depuis quelques années, ils continuent, à tous les automnes, sur leurs propriétés, la pratique de ce sport qui est la dernière activité qui réunit les quatre frères sur leurs propriétés puisqu'il n'y a plus d'exploitation agricole, ni forestière et sucrière. Les terrains qu'ils possèdent sont en attente d'être transformés en grands terrains commerciaux pour le golf ou en lots pour construction de résidences secondaires ou chalets toutes saisons.

Dans ce paysage en instance de changement, le bois est le dernier repère des connaissances secrètes et particulières qu'ils possèdent, leur servant de fond de scène à des récits que seule leur mémoire peut restituer pour la génération suivante.

Les frères Normand sont propriétaires de deux fermes contiguës, séparées par le rang 10 nord, de la municipalité de Stukely-Sud, dans les Cantons de l'Est. Ces vastes espaces, comprenant prairies et pacages autour de leur demeure, sont encerclés de bois à perte de vue au pied du mont Orford.

Un ravage de chevreuils est localisé en bordure de la sucrerie d'un des frères. Pour ces hommes de la terre, le paysage quotidien depuis leur enfance est formé de cet environnement naturel et stable qu'ils connaissent, qu'ils possèdent aussi, comme on possède les lieux quotidiens où s'inscrit son histoire.

Dans ce contexte, faire la chasse au chevreuil, c'est plus que pratiquer un sport qui habituellement sort un homme de sa routine quotidienne. C'est, pour eux, un temps fort de la saison d'automne, un temps sacré, une fête qui se prépare et qui comprend ses rythmes, sa fébrilité et ses mystérieuses attentes. C'est dans la fête elle-même que l'on retrouve tous les éléments de signification que cette activité peut avoir pour eux.

Cette fête ne serait pas la même si elle n'était expliquée par une connaissance particulière des bois sur laquelle ils comptent et qui leur sert de savoir-faire théorique. Les expériences acquises au cours des nombreuses chasses antérieures leur accorderont un statut particulier dans l'équipe qu'ils dirigeront dans les manières de chasser. Aussi, c'est eux qui apprendront aux autres le langage particulier des signes et symboles qu'ils ont inventé pour nommer les lieux et arriver ainsi à communiquer à distance.

Plus que dans les autres activités qui les réunissaient, la chasse fait naître une solidarité qui dépasse le lien familial confinant à un « nous » qui s'est tissé et confirmé au cours de ces nombreuses années.

Une histoire et une mémoire commune qui tiennent lieu de recensement et qui font apparaître un sentiment d'appartenance quasi clanique où l'étranger peut être celui-là même qu'ils ont invité à chasser avec eux.

### **Fêtes, cérémonies et jeu dans le contexte québécois**

Pour sortir de l'existence commune, l'homme de la culture traditionnelle a inventé des fêtes, des cérémonies liées au cycle de la vie familiale, de même qu'aux activités saisonnières. Ainsi « les fêtes, réparties tout au long de l'année, étaient à la fois le temps des communions collectives, des rites sacrés, des cérémonies, de la levée des tabous, des ripailles et des festins<sup>6</sup> ». Au Québec, ce sont les fêtes religieuses surtout qui ont rempli le champ de représentation que la collectivité se donne afin de survivre comme telle. À titre d'exemple, signalons les messes du dimanche où toutes les caractéristiques de la théâtralisation – espace réservé pour l'action représentée, scénario, acteurs, spectateurs – se retrouvent comme dans les jeux dramatiques des cités grecques et romaines. Recouvrant à la fois la vie sociale, les fêtes religieuses – Noël, Pâques, le jour de l'An, le Vendredi saint – devenaient des temps exceptionnels où toute la collectivité vivait et communiait au même rythme, grâce aux rituels et aux symboles qui recouvraient le sens profond de la vie, de la mort, de la transformation des êtres.

Si les religions ne peuvent exister que collectivement, elles ont su prendre en charge une grande partie de la vie quotidienne des individus. Ainsi, dans le cycle du berceau à la tombe, y aura-t-il toujours cette part de cérémonies religieuses – baptême, funérailles, mariage – qui sert d'extériorisation nécessaire à l'événement, mais dont la société, en se laïcisant, a gardé les aspects de festivités familiales qui l'accompagnaient.

On remarque que peu de fêtes se sont créées au Québec, liées aux saisons, aux moissons, à des temps précis de l'année, riches en expériences profondes de l'homme avec la nature. On note, cependant, que depuis peu, certaines régions organisent divers festivals, là où une production abondante servira de prétexte à des réjouissances particulières. S'il est de bon ton de parler de fêtes populaires et locales, nul ne peut nier les intérêts économiques sous-jacents à de tels événements. Qu'on pense à la pêche aux petits poissons des chenaux à Sainte-Anne-de-la-Pérade, au festival des couleurs dans la région de Sherbrooke, des repas gastronomiques aux crevettes de Matane, du rendez-vous au Cap-Tourmente pour l'arrivée des oies blanches. Bien que commercialisées, ces fêtes construites de toute pièce donnent cependant l'occasion de faire participer l'homme de la ville au rythme des saisons, dans un contact plus chaleureux avec ceux qui vivent de ces activités.

---

6. Edgar Morin, *L'Esprit du temps. Essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset, 1962, p. 90.



Cependant, il serait bon de noter que certaines réjouissances ayant un caractère de fête sont nées, au printemps, lors de la débâcle de la rivière Chaudière en Beauce, du temps des sucres dans l'ensemble des régions du Québec, de la fièvre printanière qui s'exprime chez les pêcheurs des Îles-de-la-Madeleine lorsqu'ils voient poindre les bancs de « loups-marins ». Quant à l'automne, depuis fort longtemps, on célèbre ce temps de la chasse aux oies et aux outardes en bordure et sur les îles du fleuve Saint-Laurent, de la chasse au petit et au gros gibier dans les boisés de notre belle province. Si les premières neiges ont leur célébration par les enfants, la saison annoncée a trop de réminiscences de froid et de difficultés techniques envisagées pour y trouver un quelconque apaisement. D'ailleurs, Marcel Rioux mentionne dans *Les Québécois*<sup>7</sup> que l'hiver a toujours été pour nos ancêtres (et encore pour nous) un ennemi à combattre. Seul, Gilles Vigneault en a fait un élément poétique pouvant transcender ce que la réalité donne à voir.

Dans la famille où j'ai vécu, à la campagne, deux temps forts ont fait naître des réjouissances inhérentes à cette profusion de richesses qu'offre la nature, entraînant l'homme à exprimer, par la fête, ce bonheur profond qui est le jaillissement de la vie : c'est le temps des sucres au printemps et le temps de la chasse au chevreuil à l'automne. Si les autres activités saisonnières – la coupe du bois, la boucherie, la cueillette de petits fruits, les labours, les foins, le battage de l'avoine – ont servi de rassemblement à la famille dans un intérêt commun, dans une division du travail qui faisait appel à l'expérience et au talent de chacun, elles n'ont pas été l'occasion de réjouissances où aurait pu s'exprimer l'imaginaire en action. Maintenant que ces activités ont disparu, il reste à la mémoire, dans une synesthésie que permet le verbe, l'odeur ou le bon goût des plats gastronomiques de certaines époques. Si le « temps des sucres » tel que vécu aujourd'hui ne conserve qu'une infime partie du cadre de la vie traditionnelle et que l'on parle volontiers d'acériculture dans le secteur de l'agro-alimentaire, la chasse à la *drive*<sup>8</sup> par contre permet de prolonger un certain esprit de la vie traditionnelle, car elle porte dans son inspiration, ses gestes et son langage, liés à un sol et à un domaine de chasse inchangé, la marque d'un passé encore vivant.

7. Marcel Rioux, *Les Québécois*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 71.

8. La *drive* est une chasse en battue, une chasse en groupe dans lequel des traqueurs rabattent le gibier vers des tireurs placés à des positions stratégiques. Le terme *drive* est le mot usuel employé chez les frères Normand comme chez plusieurs chasseurs de chevreuil des Cantons de l'Est. Il se prononce simplement (drève), sans accent anglais tout comme le verbe *driver* (drèver) et le mot *driveur* (drèveur). La famille Normand a migré de Charlevoix à la fin des années 1910 et les quatre frères qui ont vécu toute leur vie sur les terres au pied du Mont Orford, ont gardé la prononciation française des mots anglais qu'ils ont empruntés.



### Le temps de la chasse vécu comme une fête

Mais quelles sont les dimensions importantes qui recouvrent la réalité de la fête lorsque le mot est utilisé quotidiennement à propos de certains événements de la famille, des individus ou des groupes ? « Être en fête, faire la fête, ce n'est pas tous les jours fête... » Dans chacune de ces expressions, il s'agit de moments de liberté où l'homme se distancie vis-à-vis des règles impérieuses que lui impose son personnage social. Ce sont aussi des jours, des circonstances acceptées socialement, institutionnalisées aussi comme le sont les fêtes religieuses, nationales ou régionales, des temps d'arrêt de travail, où dans la liberté on fera bombance, libations en même temps que gestes, rituels, cérémonies publiques ou familiales. C'est l'occasion de vivre l'appartenance à un groupe, de se souvenir, de communier au mystère du jour et cela par les danses, les chants, les spectacles, la gastronomie, ce qui suppose des dépenses volontiers acceptées, pour faire différent, entre autres, dans un « ce-n'est-pas-tous-les-jours fête ».

Se peut-il que la fête, ce temps mis entre parenthèses dans la trame quotidienne, corresponde à ce besoin essentiel de « riches expériences sensorielles » que l'on accorde volontiers aux hommes de la vie primitive ? C'est René Dubos, ce scientifique heureux, qui déduit que ces riches expériences sensorielles seraient « inscrites de façon indélébile dans le code génétique<sup>9</sup> ». Est donc inscrit dans la nature humaine ce besoin d'être transporté dans un au-delà de soi – ce que serait la fête – et que le poète a le pouvoir d'exprimer seul, par la magie du verbe ? À ce propos, j'emprunte à René Dubos l'illustration de ces données lorsque, citant José Ortega y Gasset, qui, dans ses *Méditations sur la chasse*, décrit l'intensité de l'expérience qu'a le chasseur : « L'air qui glisse sur la peau et pénètre dans les poumons a une qualité plus exquise quand on chasse ; les rochers acquièrent une physionomie plus expressive et la végétation semble surchargée d'une signification plus profonde... Le vent, la lumière, la température, le contour du terrain, sa géologie et sa végétation ne sont pas seulement des aspects séparés du paysage, comme c'est le cas pour le touriste ou le botaniste, mais jouent un rôle actif dans le drame de la chasse<sup>10</sup> ».

Quant à eux, ils le disaient encore cette année : « c'est une fête, j'ai vu les gars à soir à l'hôtel, au village, ils prenaient un coup. C'est l'*fun* ». Rêvant déjà de ce que l'ouverture officielle de la chasse leur permettra de vivre le lendemain, ils boivent, déjà vêtus de vestes rouges, de bottes de marche, de pantalons chauds et larges, racontant leurs exploits passés, – « chevreuils manqués, chassés, vus, tirés.<sup>11</sup> »

9. René Dubos, *Choisir d'être humain*, Gonthier, « Médiations », n° 147, 1977, p. 159.

10. *Ibid.*, p. 159 ss.

11. Gilles Vigneault, dans *Les Menteries*. Voir le disque de Gilles Vigneault, spectacle à la

Eux, c'est Jean-Noël qui parle, 49 ans, ex-cultivateur, l'un des quatre frères Normand, pilier de cette équipe déjà formée antérieurement par invitation faite aux beaux-frères, neveux ou amis et qui doit prendre le départ, selon la consigne, demain à 6 heures du matin, devant l'ancienne maison de ferme. C'est une fête, pour quoi ?

La chasse est une fête parce que c'est la célébration d'une saison en transition : les feuilles sont tombées et les premières neiges apparaissent. Auparavant, cela se situait entre la période de la moisson et des labours d'automne et la période où on commençait à faire chantier. Même fatigue, même connaissance de la nature, même durée de journée. Ce n'était pourtant pas l'exaltation de la sève qui, au printemps, les poussait si allègrement à faire les premiers chemins dans la neige épaisse pour entailler les érables, mais une fièvre... une fièvre qui transforme leur regard devenu attentif aux lisières des bois, aux moindres changements de la montagne. Et ce sont des rencontres multipliées où on parle presque à voix basse en se racontant les dernières observations ou les dires à propos de... Leurs gestes indiquent que, vers la montagne ou « le grand fond », le chevreuil se laisse attendre, se déplace, voyage. Comme d'habitude, tout comme l'an dernier ou comme tu te rappelles la fois que...

Les femmes interprètent : « cela se prépare ». Alors que l'activité des sucres au printemps mettait les femmes au diapason des signes de la nature, le temps de la chasse devient un temps vécu par elles à la façon de témoins, spectateurs de l'activité secrète des hommes. Car la chasse est une activité d'homme de la terre, elle est aussi une activité rude comme celle de la coupe du bois. Jean-Noël dit : « j'ai tué mon premier chevreu, moé, j'avais douze ans. Le père m'avait prêté le 12 ». Et il était devenu un homme. C'est un des rites de passage comme l'exprime Ringuet à propos des chantiers : « aucun ne part enfant qui ne revienne homme fait<sup>12</sup> ». Comme les frères Normand ont toujours fait chantier à proximité de leur ferme, ils n'ont pas eu cette habitude de l'alcool ou du sacre qui étaient autant de signes d'affirmation de force physique ou d'endurance à la vie. Ainsi, « être homme », c'est montrer la supériorité sur l'animal et l'imposer en se jouant de sa finesse et de sa ruse. C'est vaincre le flair, la rapidité, l'agilité de la proie par un art d'habileté et d'intelligence. C'est déjouer plus fin que soi en retraçant ses pistes, sa route, en le débusquant, en le cernant comme dans un piège pour finalement l'abattre en se dominant, en visant juste. C'est contrôler ses forces vives, maîtriser une passion.

C'est cette même passion qui les fait se rencontrer entre hommes, en tout hasard et en toute liberté : « ça nous fait voir du monde », dit Alexis dans

Comédie canadienne (1965, Columbia, FL-332).

12. Ringuet, *Trente arpents*, Montréal, Fides, 1957, c1938, p. 83.

une conversation. Des hommes, des métiers différents, d'horizons différents habités par le même instinct des bois poursuivent le chevreuil et viennent évaluer leur capacité à dominer « cette émotion qui paralyse tout geste à la vue du gibier. » Ils appellent cela, dit Alexis, la « *buck fever* ».

Pourquoi font-ils encore la chasse au chevreuil ? « Parce que c'est difficile à tuer, c'est ça qu'est l'agrément... parce qu'il y a ben des bons tireurs qui sont bons à la cible, mais, quand ça vient un chevreuil, tu sais... » Et Jean-Noël illustre par cet exemple d'un chasseur inconnu rencontré par hasard dans le bois qui leur parle de son beau chevreuil sur lequel il vient de tirer neuf coups de fusil, mais qu'il n'arrive pas à repérer. Un examen attentif des alentours du chasseur a fait trouver, à ses pieds, les neuf balles de fusil intactes : « il clençait sa carabine, raconte-t-il, pis il tirait pas sur la clenche », y était sûr qu'i avait tiré, i'était blanc comme un drap, i'avait peut-être jamais vu un chevreu de sa vie. »

Comme pour une fête qui se prépare, la journée de l'ouverture de la chasse sera le grand jour. Alexis dit : « on est pas réveillé de bonne heure, on dort pas ». Et par habitude il me parle à voix basse. Très tôt le matin, le groupe se met en marche comme pour une célébration dont le cérémonial serait connu de tous les acteurs, mais dont les différentes scènes à jouer ont toujours un caractère d'inattendu, de mystérieux : « le chevreuil sort, on sait pas d'où [est-] ce qu'i vient ». Il faut avoir des bons yeux, des fois t'as mal au fond des yeux à force de regarder ». Si l'action commande progression et déplacement d'une part (*drive*), elle impose aux guetteurs plus stationnaires une attention soutenue, car le chevreuil lui aussi, lui surtout, est imprévisible. Et si le hasard, la chance, le tir juste a fait entendre selon le code : « bang, bang, bang », là on dit : « i 'n a un ». Il faut alors imaginer ce que cela doit être de se retrouver tous ainsi autour de la prise... car après l'éventrage, il faut sortir le chevreuil du bois.

C'est alors que débute le deuxième temps fort de la fête où il faut que les voisins, les amis, les parents, les passants voient le trophée porté sur leur voiture comme un appel à la participation. C'est le triomphe de l'action où des témoins manifestent par leurs applaudissements. Même s'il faut contourner parfois les règlements de chasse, il est très important de pouvoir faire cette balade qui n'est pas sans rappeler les tournées triomphales dans les rues de Montréal des clubs de hockey ou de football ayant mérité les séries éliminatoires. Cependant, déjà dans les récits de chasse publiés dans *La Minerve* du 7 mars 1860, on retrouve l'existence de cette coutume. « On l'a promené hier, dans le village, sous le nom d'original... original c'était... chacun disait son mot, les femmes ont dit le leur, ce qui mena fort tard<sup>13</sup> ».

---

13. Cité dans J. M. Lemoine, *op. cit.*

Le temps de la chasse devenu une période intense où l'homme exprime des éléments de sa nature profonde se poursuivra dans les récits où la parole cette fois devient action. Le chasseur se transforme en conteur et, selon son style personnel, il fera revivre les mille et un détails des événements vécus. L'homme marque son emprise sur le réel et c'est lui, au bout du compte, qui utilisera les ressources de ses talents naturels, sans écran, sans techniques visuelles, avec nul autre moyen que ses mots et ses gestes devenus le relai de sa mémoire concrète.

À peu de choses près, la signification de la chasse a gardé tous les aspects d'une fête dans la culture populaire : « Du point de vue du groupe, c'est l'aspect cérémoniel de l'année : travaux et fêtes qui se préparent dans des manifestations communes liées à la saison. L'individu concerné, n'étant toujours qu'un membre d'une cellule, familiale ou villageoise<sup>14</sup> »... Aussi, c'est de cette façon que la chasse, pour les frères Normand, bien que pratiquée comme un sport, garde toute la forme festive qu'on retrouve dans la culture populaire.

### **La pratique de la chasse**

Dans les guides de chasse écrits au Québec, les auteurs font référence à leur expérimentation de chasseurs sur le terrain. Ils y ajoutent bien sûr les observations qu'ils ont faites des habitudes des autres chasseurs, compagnons ou guides, et ils ont écrit leur livre pour les novices et les débutants. Ils ont ainsi exprimé de façon rationnelle, pour le bénéfice du lecteur, ce qui leur semblait nécessaire de connaissances sur l'animal à chasser, sur l'équipement technique et les méthodes de faire la chasse. Ces connaissances sont donc utilisables dans n'importe quel endroit de chasse. Une sorte de formation scolaire par le livre qui remplace la pratique dans l'atelier.

Voyons le savoir-faire que les frères Normand ont élaboré par la pratique de la chasse depuis une trentaine d'années, entre 1950 et 1980, dans leur atelier privé. Le terrain couvre environ 3 000 acres et dépasse largement les propriétés des quatre frères. Dans une entente tacite avec les voisins, aussi fermiers, les autres propriétaires de lots boisés étant connus, mais ne venant jamais en ces lieux, ils ont pris possession de ces endroits qui forment le domaine de la chasse. Les lieux sont divisés en passes qui se nomment : a) la passe de la sucrerie des Simard ; b) la passe de la petite montagne ou « grande passe » ; c) la passe du grand fond ; d) la passe de la sucrerie (à Alexis et Robert) ; e) la passe chez Jean-Claude Marc-Aurèle s'en allant vers Karthoum.

---

14. Maurice Crubellier, *Histoire culturelle de la France, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, A. Colin, 1974.

Le territoire de chasse des frères Normand couvre largement les terres sises du côté nord-ouest du mont Orford. Ce territoire englobe, entre autres, les terres de trois des quatre frères dont la terre ancestrale de François Normand, leur père. Sises des deux côtés du chemin des Québécois, devenu le rang 10 nord et par la suite chemin George-Bonnallie, ces terres incluent des parties cultivées, des zones forestières et des érablières. La carte regroupe un espace beaucoup plus grand, englobant les terres avoisinantes et les contreforts de la montagne. La carte regroupe plusieurs passes identifiées dans le texte par des noms associés à leur localisation ou à leur propriétaire, ou à des appellations de lieux-dits transmis depuis bien des lunes. Cette carte à l'échelle précise la localisation des passes et la position des tireurs.

Pour la passe de la sucrerie des Simard, voici les points de repère : « un, un pied de la côte à Barnais ; un [autre], où c'est que tit-Louis se cachait ; un autre au bout du lac Malepente ; un autre au ruisseau à son oncle Toine. » C'est évident qu'à part la localisation sur une carte topographique du lac Malepente, les points de localisation réfèrent à une histoire familiale et doivent être appris par les nouveaux membres de l'équipe.

La connaissance du terrain et de son étendue est nécessaire d'après eux pour suivre le chevreuil dans ses déplacements et y déceler ses habitudes.

Jean-Noël : « La chasse aux chevreuils, on fait pas rien qu'une passe, tu sais, ça dépend de la grandeur [...] pour faire une bonne *drive* là – peut-être un demi-mille carré – une bonne *drive* au chevreuil : ça dépend des *spots*, des montagnes, des *swomps* [*swamps*, marécages], tu sais. »

Plus que les accidents de terrain, il faut aussi localiser les pommiers, les cerisiers, là où il y a des sapins : « [...] la deuxième *run*, c'est à partir de chez McCarthy à venir au chemin [...] c'est là qu'i (tireurs) vont se cacher au pied de la petite montagne, puis, nous autres (rabatteurs), on monte ça chaque bord du ruisseau rouge... Y'en a un qui passe aux cerises [...] c'est à peu près la place qu'i se tiennent (chevreuils). Y a du sapinage, y a de l'eau, ça s'adonne que c'est la passe. I (chevreuils) descendent de la petite montagne, i vont traverser aux cerises... » Et Jean-Noël ajoute : « ça c'est une routine. Le chevreuil on sait que, à un moment donné, i passe à peu près toujours à la même place. »

Cette connaissance et cette habitude du terrain conditionnent par le fait même la structure de l'équipe et, quand on leur demande comment il se fait qu'ils ont décidé de mettre tel rabatteur à un endroit plutôt qu'à un autre, ils répondent : « quand tu pousses, automatiquement, on connaît les passes – le gars, y est là – si tu lèves là pis i (le chevreuil) passe à la même place [...], on sait qu'un moment donné y a des traces là... i ont pris une habitude de passer là dans l'été [...]. Si c'est le même chevreu qu'on relève, i va passer dans son chemin [...] pis là, on sait qu'i passe là, ça prend un tireur là... »

De l'entrevue, il ressort qu'en général les quatre frères ont une égale connaissance du bois et du terrain, ce qui leur donne un égal statut dans l'équipe. Mais dans les deux tâches bien précises qu'il y a à accomplir, y a-t-il des responsables directs des opérations ? À la question : qui organise ça ? Jean-Noël répond : « ben, le matin, ça dépend [...]. J'arrive au matin, au moment donné, Robert me dit : "ben O.K., va placer les gars [...]" ». – Normalement c'est Robert, un bon homme qui connaît le bois qui va placer les tireurs, un bon homme qui connaît le terrain qui va *driver* avec les gars [...]. Robert va me dire : " va te placer dans la grand-passe à matin". [...] ça fait que je sais qu'y a quatre places. Je vas mettre un mauvais tireur que je sais que c'est peut-être ben pas tellement un bon tireur, je vais le placer à une place qu'i a moins de chance... »

Pas de statut officiel déterminé, mais une ligne hiérarchique qui semble mettre Robert à la tête du groupe responsable de placer aussi les tireurs avec Jean-Noël. Quant à Alexis, bien que plus âgé, sa tâche, liée à son excellent sens de l'observation et à sa connaissance particulière du terrain, le place en tête des « *driveurs* ». Ce rôle de second plan en apparence lui convient et c'est comme cela qu'il le voit : « parce que moé, j'connais le terrain ».

Pour ce qui est d'Henri-Georges, du fait qu'on ne fasse pas mention d'un rôle particulier, cela montre qu'ils reconnaissent, entre eux, une égalité de statuts. D'ailleurs, les règles du partage du chevreuil sont concluantes : « si on est huit, on demande au boucher de préparer huit boîtes [...]. Si on est deux; on sépare en deux ».

Cette équité dans le partage fait disparaître l'importance même de celui qui abat l'animal. Dans l'entrevue, ils expliqueront : « tu sais, celui qui tire a pas plus de mérite que celui qui *drive* ». Plus que la réalité vécue, le récit montrera cette cohésion de l'équipe par les expressions : « on a tué », « j'ai tué avec Pierre ». Tout le plaisir de chasser (finalité de l'action) est dans le jeu des acteurs.

Les autres membres de l'équipe sont des invités à la chasse : ce sont des parents, des amis, de bons copains à qui on veut faire plaisir. C'est une marque de confiance qui pourra se renouveler une autre année et qui ne relève pas du critère de la qualité comme chasseur. On l'a dit : la chasse est une fête avant tout et elle est un jeu avec ses normes externes qui sont les règlements de la chasse, mais aussi ses normes implicites qui reposent sur une mutuelle estime.

Pour ce qui est des manières de chasser, ils expliquent que par contraintes – coupe à blanc dans certains endroits, le chevreuil devenant plus rare –, ils doivent maintenant faire la chasse à la *drive* au lieu de la chasse fine comme autrefois. Ce qui suppose toute une adaptation à la fois dans le temps et l'espace.

Voici le processus et les ententes lorsque le groupe se met en marche selon un code élaboré par eux : « on part à peu près une demi-heure, trois quarts d'heure après qu'i sont partis eux autres... On leur donne le temps de se placer [...] ça fait que, là... mais que tu soyes rendu prêt à partir, tu tireras un coup. Puis là, il tire un coup [...]. Pis, là, on part hein, pis de temps en temps on tire pour effrayer [...]. Pis les autres qui sont au poste de guet hein, i attendent, eux autres là. Pis nous autres on jappe, pis on tire, on fait du bruit pour faire monter le chevreuil [...]. Un moment donné là : bang, bang, bang, là on dit : "i 'n a un", on accélère le pas. »

Ailleurs dans l'entrevue, ils expliquent que, si on tue une femelle et que ce n'est pas permis, il faut le moins de coups de fusil possible ; mais si c'est un *buck*, c'est-à-dire un mâle qui a au moins six pouces de corne, le plus de coups possible comme pour indiquer la joie.

Dans ce savoir-faire élaboré qui contient toute la stratégie de la chasse, le langage des signes et des symboles confine à la simplicité des gestes de l'homme traditionnel qui prévoit quand même l'expression des attitudes. C'est la quantité de coups de fusil qui annonce si l'animal tué est en loi et si on peut déjà manifester sa joie sur place. Car, si c'est le contraire, tout un mécanisme devra être inventé pour échapper au contrôle légal et arriver ainsi à montrer quand même aux autres la prise qui a été faite.

Au cours de cette description de la pratique de la chasse qui illustre les éléments très simples de l'organisation, il faudrait noter que cet accord avec la nature a fait place à très peu d'inventions pour intervenir sur elle. Les méthodes de chasse se sont adaptées à une transformation de l'environnement, on utilise les bruits de la bouche comme japper, crier, pour faire peur au chevreuil. Seule l'arme s'est adaptée au « temps d'aujourd'hui ». Ils connaissent pourtant les enregistrements préparés imitant le cri de la femelle, mais ils évaluent que cela peut être utile pour un chasseur seul, mais eux ne les ont jamais utilisés.

Pour eux, la technologie n'aura jamais le pas sur une bonne connaissance du terrain et une bonne maîtrise de soi « parce que quelqu'un peut être ben bon à la cible, mais, quand ça vient le temps de tirer un chevreuil... »

### **Les éléments ludiques dans l'activité de la chasse**

« Le jeu a pour fin le plaisir. Encore faut-il marquer qu'il ne s'agit pas là d'un plaisir organique, d'un plaisir de simple assouvissement, s'il en est, mais d'un plaisir dont le principe est à chercher dans la conscience même. Dans le jeu, en effet, la conscience fait l'expérience active de ses facultés et, à travers l'exercice gratuit de ces dernières, la découverte de sa liberté. Cette découverte, la conscience la poursuit, non pour l'approfondir, mais pour la



vivre dans une immédiate et enivrante proximité. Tel est le plaisir du jeu<sup>15</sup> ».

C'est Huizinga, dans *Homo ludens*, qui établit les caractéristiques de l'action ludique. Le jeu se déroule suivant des règles librement consenties, hors de la sphère de l'utilité et de l'essentiel, dans une ambiance qui s'accompagne de sentiments de transport, entraînant avec elle joie et détente. C'est dire que « le jeu existe là où le vécu se met en marge de l'institutionnel<sup>16</sup> », comme pour la fête qui bien souvent lui sert de prétexte. Le jeu pour l'adulte, ajoute Radar, « sert souvent d'occasion pour retrouver une spontanéité oubliée, une générosité inventrice dans des fins autres que celles assignées par la société, dans le monde de la nécessité du travail<sup>17</sup> ».

Ces règles dans la conduite de la chasse supposent aussi certaines contraintes auxquelles doivent se soumettre les chasseurs : le port de la veste rouge, la manière de tenir le fusil pendant la marche, l'absence de cigarettes ou de pipe, de parfum, une attention soutenue pour estimer d'où viennent les bruits et identifier les mouvements du chevreuil débusqué, une certaine connaissance du code pour pouvoir avertir si nécessaire. Toutes ces règles sont à la base du jeu qui consiste à poursuivre le chevreuil dans une action commune où l'inattendu peut arriver à n'importe quel moment.

Si nos sociétés ont fait du sport une institution qui se donne en spectacle, il reste de cette activité ludique par excellence – lorsqu'elle ne confine pas à une démonstration d'adresse, de finesse, d'épreuve de force ou de vitesse – des formes traditionnelles d'expression de soi, un état d'âme qui était l'apanage des jeux d'autrefois.

### **Solidarité et sentiment d'appartenance**

Au cours de l'activité de chasse, l'on voit que des critères de sélection naturelle ont présidé à la distribution des tâches ne s'appuyant nullement sur des normes culturelles comme l'âge, le statut de propriétaire. Bien sûr, les quatre frères gardent toute la direction des opérations et c'est de leur savoir que dépend tout le succès de la chasse. En cela, il faut ajouter que la nature a su prodiguer sa générosité en leur fournissant un réservoir exceptionnel pour le chevreuil. Ils le reconnaissent d'ailleurs : « la place a toujours été bonne », dit Jean-Noël.

Si, au cours de l'activité de chasse, peu d'ententes formelles existent, il est étonnant de constater que c'est sur la réglementation externe de la chasse qu'on les voit apparaître : « Le matin, le groupe se demande : qu'est-ce qu'on tue ? – Du poil. » De cette décision, tout le groupe sera solidaire. Il l'est

15. Edmond Radar, *Invention et métamorphoses des signes*, Paris, Klincksieck Éditeur, 1978, p. 22.

16. Cité par Jean-Charles Falardeau dans ses cours.

17. Edmond Radar, *op. cit.*, p. 227.

effectivement, mais au fond leur perception du « nous » en tant que groupe formé n'existe pas. Ils disent : « le groupe se demande », mais par ailleurs, ils s'étonneront que leurs amis qui chassent avec eux – un avocat, un policier de la GRC [Gendarmerie royale du Canada], un policier de la Sûreté du Québec – aient les mêmes attitudes qu'eux en ce qui concerne les règlements de la chasse, sur ce qui est permis ou non de tuer.

C'est donc ce « nous » qu'il faut essayer de situer dans ses coordonnées. Si le lien familial, pour la circonstance, fait des propriétés un unique terrain de chasse, il donne également à leur autre frère, Francis, la facilité de se joindre à leur équipe quand il le désire. Cependant, Francis ne sera jamais comme eux ; il a fait des études et vit loin de leur univers. Aussi, ses faits et gestes, quand il fait la chasse avec eux, seront vus et analysés comme s'il était un étranger. Cet étranger au fond, c'est celui qui n'a pas été formé sur le terrain, qui n'a pas les connaissances concrètes nécessaires pour bien réussir la chasse. Dans leur théorie, qu'ils ont constituée pour réussir une chasse, les connaissances expérimentales sont si importantes que tout autre qu'eux ne peut venir s'illustrer, fût-il celui qui abat l'animal. Aussi, leurs récits font-ils apparaître un « nous » qui participe à une mémoire commune où les détails peuvent être racontés par l'un ou l'autre des frères. Ils se relayent, se répondent, se soutiennent et c'est pour cela que la chasse ne peut être revécue que s'ils se retrouvent deux, à tout le moins.

La solidarité dont ils font preuve dans l'activité de la chasse ne se retrouve pas dans les autres loisirs et dans leurs occupations. On remarque que leurs autres loisirs ont toutes les apparences de ceux de la ville : golf, voyages dans le Sud, réceptions et visites d'amis où la famille n'a pas plus d'importance que celle accordée en milieu urbain. Les métiers qu'ils exercent, liés à la petite entreprise ou aux travaux de la municipalité, les a mis en contact avec les façons de faire où les ententes de travail sont, à la base, contractuelles. Autant d'emprunts culturels auxquels ils se sont adaptés qui ne les rend pas si différents en apparence des personnes venues de la ville s'installer près d'eux, dans le développement touristique du voisinage. En ce sens, l'activité de la chasse demeure presque un vestige culturel où on retrouve une intégration ordonnée à la fois de sa pratique et de sa signification selon une forme culturelle donnée.

La chasse, pour les frères Normand, constitue un temps de liberté, en marge des travaux saisonniers. C'est un temps réservé pour eux, où aucune activité familiale ne peut prendre le pas sur leur projet. C'est un temps de liberté qui coïncide aussi avec la perspective d'être dans un environnement qui symbolise l'absence de contraintes sociales. En effet, la forêt offre à

l'homme les possibilités de prendre contact avec une réalité qui n'a rien des conditionnements de la culture.

### **Conclusion**

« La chasse au chevreuil chez les frères Normand dans les Cantons de l'Est » est une des expressions de la solidarité familiale développée au cours du xx<sup>e</sup> siècle, de la fin des années 1910, à la naissance de la famille, jusqu'à la fin des années 1970 alors que le territoire se transforme et se modifie au moment où la majorité des membres de la famille ont élu domicile ailleurs en région, à Montréal comme à Québec, dans l'Outaouais, aux États-Unis, au Bénin et à Madagascar. Le mémoire de maîtrise de Germaine Normand : « Monographie sur des familles de Charlevoix émigrées dans les Cantons de l'Est au début du xx<sup>e</sup> siècle » met en valeur cette solidarité en expliquant les liens organiques entre la famille perçue à la fois comme entité sociale et entité économique. Cette recherche démontre que la forme de contribution au travail de chacun des membres du groupe familial fait de la famille une entreprise vouée à la construction d'un patrimoine commun selon une solidarité qui suit les règles prescrites par la culture. L'altérité dans les règles d'échanges a transformé la famille communautaire en famille sociétaire. Cette solidarité est demeurée le pivot de la famille et a assuré sa cohésion et sa survie.

Plusieurs autres expressions de la solidarité familiale se sont exprimées au cours des ans, aussi bien dans les activités économiques – les chantiers forestiers, l'exploitation des érablières, les cultures fourragères – que dans l'organisation de la vie familiale et le partage des tâches. Les revenus des quatre filles enseignantes ont entre autres permis pendant quelques années l'apport d'un numéraire important en permettant de moderniser l'équipement agricole et de mieux répondre aux divers besoins de la ferme et de la famille.

Cette solidarité s'est exprimée de bien des façons. La dédicace du mémoire de maîtrise de Germaine Normand porte en exergue la phrase suivante : « À mon père qui ne se remit jamais d'avoir troqué la mer pour la terre mais qui fut fidèle à sa famille ». François Normand avait d'abord été capitaine de bateau à l'Île-aux-Grues avant de venir s'établir dans les Cantons de l'Est.